



N° SAU/028 - 11 mai 1959

LE MONDE DE L'ISLAM FACE A LA CIVILISATION TECHNIQUE

Louis GARDET

Cette étude de M. Louis Gardet est extraite du Bulletin du Cercle Saint Jean Baptiste, de mars 1959 (12, rue Saint Jean Baptiste de la Salle, Paris VI) Nous remercions bien vivement la direction du Bulletin et l'auteur qui nous ont si aimablement donné l'autorisation de la reproduire.

Les civilisations arabo, irano, turco-musulmanes eurent un grand passé. Leur brillant classicisme déclina lentement à partir des XIV^e, X^e, XVI^e siècles s'endormit et s'ankylosa, jusqu'au "réveil", à la nahda, la volonté de renaissance, arabe d'abord, arabo-musulmane ensuite surgie vers la fin du XIX^e siècle, dans les terres du Proche-Orient. Or, c'est durant cette longue période que l'Occident ne cessa de conquérir des techniques nouvelles qui devaient donner à l'homme domination sur le monde et puissance de le transformer. Les peuples d'Islam, endormis sous la garde du sabre ottoman, plus ou moins envahis par l'Europe durant leur sommeil, ont été réveillés non tant par un renouveau religieux que par l'appel des nationalismes occidentaux de type moderne. Ils se sont réveillés, le souvenir des gloires passées affleurant à leur conscience, mais humiliés que de larges zones de terres d'Islam aient pu devenir colonies ou protectorats, pleins d'amertume en comparant les dominantes ou reliquats "moyenâgeux" de leur vie sociale aux techniques triomphantes des grandes puissances de l'heure.

Face à la civilisation technique qui ne cesse de progresser, quelles seront les réactions, quel sera le destin de l'Islam ?

A l'heure où les pays musulmans acquièrent leur indépendance politique et affirment leur volonté de renouveau, la civilisation technique leur apparaît comme un donné de source étrangère, certes, mais inéluctable. Car très vite les élites ont pris conscience que l'utilisation des techniques est devenue la condition pré-requise d'un développement et d'une nécessaire indépendance économique.

Volonté d'un standard de vie plus élevé, soit de puissance politique, et donc d'indépendance économique les équipes dirigeantes des États musulmans savent qu'elles ne pourront atteindre leur but qu'en prenant en charge à leur tour les acquisitions du monde moderne. Par l'instruction qu'elles s'efforcent de répandre dans le peuple, par la propagande de plus en plus orchestrée (et qui, à elle seule, est déjà technique), elles ne cessent de sensibiliser les masses à ce même désir d'efficacité. Loin de récuser l'âge technique, elles entendent y accéder sans délai.

Faut-il s'attarder à l'objection souvent faite que le tempérament même des peuples d'Islam arabes ou iraniens (on en excepte en général les Turcs et l'on hésite pour les Pakistanais et les Indonésiens) est rebelle aux sciences et applications pratiques ? Il est vrai, le tempérament arabe est

porté d'abord à l'éloquence et au lyrisme, et aux aventures des grandes chevauchées ou guérillas ; cependant que la sensibilité iranienne est d'abord sollicitée par le culte et le charme de la beauté. Et si l'on objecte que le monde musulman connu dans le passé de grands savants, que les mathématiques, l'astronomie la médecine arabo et irano-musulmanes ne cessaient de progresser aux siècles où l'Europe était barbare, le contradicteur réplique qu'autre chose sont les sciences théoriques, autre chose les sciences pratiques et leurs applications. Et de souligner le grand nombre d'avocats, de médecins, de journalistes, que forment les universités des pays musulmans, et le nombre infime de techniciens. Sans doute. Mais bien des facteurs extrinsèques peuvent expliquer l'état de fait actuel. Rien ne permet de préjuger de l'avenir. Car une politique nouvelle se dessine dans les États musulmans, qui entreprend de développer l'enseignement scientifique et technique, et de former délibérément des générations de savants, d'ingénieurs, d'ouvriers spécialisés. Les réussites individuelles, déjà, ne sont pas rares.

Quoi qu'il en soit des difficultés de réalisation, la volonté des peuples d'Islam d'accéder à la possession et à l'usage des techniques reste indiscutable. Quel en sera le prix ?

Il est temps d'aborder un problème central : existe-t-il un jugement de l'Islam comme tel sur la technique moderne ?

On connaît le hadith (tradition muhammadienne) si souvent cité : "Cherchez la science quand même ce serait en Chine". Il est vrai la "science" dont parle le hadith était d'abord la "science des choses religieuses". Mais l'application en fut faite depuis bien longtemps à toute connaissance humaine légitime, entendons, à toute connaissance qui ne va pas nier l'enseignement coranique sur Dieu, son existence et ses Beaux Noms, et les autres grandes affirmations de foi. Et maints apologistes de l'Islam aiment à souligner que les "sciences exactes" au sens moderne du mot, se situent sur un autre plan, que seules des extrapolations indues hypostasient leurs lois ou théorèmes en systèmes matérialistes ou déterministes. Ils se plaisent à souligner, en regard, les nombreux passages du Coran qui impèrent à l'homme de "réfléchir sur les signes de l'univers"¹.

Ce ne sont pas seulement des "modernistes" ou des "laïcistes", c'est toute l'école des "réformistes orthodoxes" qui a proclamé depuis quelques décades que rien, dans les valeurs religieuses musulmanes, ne s'opposait, bien au contraire, à l'acquisition et à la mise en œuvre des techniques de la science moderne, aussi poussées qu'elles puissent être. Je fais allusion ici à l'école, aux écoles plutôt dites salafiyya, dont le shaykh 'Abduh (mort en 1905) fut le promoteur, Rashîd Ridâ (mort en 1935) l'un des théoriciens, les Frères Musulmans l'aile activiste, et qui entendent ramener l'Islam à la pureté de ses sources. Toutes, ayant le souci de la grandeur de l'Islam, et donc de la puissance temporelle des États musulmans², déplorent le retard de leurs peuples. Elles ne cessent de redire que ce retard n'est point imputable à l'Islam comme tel, mais à un ensemble de traditions inutiles, voire de superstitions, dont s'est alourdi le cadre quotidien de la vie musulmane, et dont il s'agit maintenant de se défaire.

Bien plus, les "réformistes" distinguent entre les acquisitions et outillages techniques, et la civilisation occidentale qui les utilise. Ils réclament les premières, ils condamnent le caractère matérialisé et purement "économique" (iqtisâdî) de la seconde. Ainsi Muhammad Husayn Haykal dans sa Vie de Muhammad ; ainsi Muhammad Iqbâl, qui fut l'un des précurseurs du Pakistan. Ils veulent, que leurs peuples prennent en charge non seulement l'utilisation, mais l'avancée des techniques, car ils proclament que l'Islam saura intégrer ces dernières dans un élan de civilisation et de culture "spiritualiste".

De fait, on ne voit pas en quoi l'étude des sciences pratiques et l'outillage technique peuvent être contraires au dogme musulman, au contenu de la foi musulmane. Tout dépendra ici du degré d'éclairement et d'intériorisation de la foi, de la prise de conscience qu'une technocratie envahissante peut être une pente de facilité, qu'elle ne saurait avoir valeur de fin en tout cas, et doit se subordonner à des valeurs humaines et divines où la dépassent.

Que l'on n'objecte pas la négation des causes secondes si souvent enseignées dans les grandes mosquées. D'une part, les phénoménismes modernes nous ont assez appris que le développement des "sciences exactes" n'est aucunement lié au principe métaphysique de causalité. La "coutume de Dieu"

¹ Très fréquent ; par exemple 2, 118, 164 ; 3, 190 ; 6, 99 ; 13, 2-3 ; 24, 43-54, etc. Une telle réflexion, ajoute le texte, doit conduire à reconnaître en ces "signes" les "signes de Dieu".

² En raison de la fusion du spirituel et du temporel propre à l'Islam. L'Islam est à la fois religion, communauté temporelle juridico-politique chargée de faire régner "les droits de Dieu et des hommes" sur terre, et ensemble culturel.

(sunnat Allnh) substituée au lien intrinsèque de causalité peut être, après tout, pour un physicien, une suffisante garantie. Au surplus, il ne faut pas oublier que cette négation des causes secondes n'est point un thème coranique. Elle dut sa position quasi officielle au succès de l'école ash'arite. Mais il y eut, dans le passé de l'Islam, d'autres écoles qui affirmaient la réalité des causes, et nombreux sont les musulmans actuels qui entendent réouvrir le débat.

Je conclurais volontiers, d'accord avec les "réformistes de l'Islam" que la foi dans le Dieu Un, Créateur, Maître du Jour du Jugement, qui a parlé aux hommes par ses Prophètes et Envoyés, et gouverne toute chose par son décret, que cette foi, donc, n'est en rien incompatible avec les découvertes physico-mathématiques et tout l'outillage technique du monde moderne. Le vrai problème n'est pas là.

Le vrai problème ? Voici que la confrontation de l'Islam et du monde moderne conduit souvent à une distension entre valeurs religieuses et réalisations humaines, au profit des secondes. Ou si l'on préfère : ce n'est pas tant l'arrivée du savoir technique que l'envahissement de la civilisation technique moderne, la "révolution technique", qui s'avère responsable, en bien des élites cultivées, d'une lente désislamisation. Pourquoi ?

En premier lieu peut-être bien, parce que cette "révolution technique" apparaît comme un tout, et se présente aux yeux de trop nombreux musulmans comme le produit d'une civilisation laïcisée et déchristianisée. Ils sont avides de cette technique, où ils voient (non sans raison) l'instrument nécessaire de leur libération politique et économique. Ils répéteront volontiers, avec les réformistes, que l'Islam n'en saurait être atteint. Mais s'ils croient qu'il y a opposition entre pensée religieuse et efficacité technique, ils iront comme d'eux-mêmes à négliger pratiquement, donc à sacrifier la première.

Or dans une société musulmane la fusion du spirituel et du temporel tend à la sacralisation du quotidien. Au cours des siècles, le droit musulman, dont la base est considérée comme "révélée", intégrée, en ses élucidations, maints éléments extrinsèques. Mais ces apports une fois accueillis, firent souvent figure, aux yeux du peuple, de valeurs musulmanes. Et l'élan créateur des sciences aussi bien religieuses que profanes, et de la culture, s'arrêta dans les terres d'Islam à l'aube des temps modernes. C'est un type de société musulmane dans l'ensemble figé depuis des siècles, qu'a brusquement secoué le "réveil" contemporain. Dans les villes, dans les campagnes surtout, c'est donc la société musulmane telle qu'elle s'était adaptée à l'autocratie des Califes, puis à l'oligarchie turco-mongole qui s'est trouvée brusquement affrontée à une société de type moderne, aux prises depuis un siècle avec la "révolution industrielle", en pleine "révolution technique", en route peut-être vers une technocratie, qui se situe déjà comme au delà de l'opposition libéralisme-socialisme. Le décalage est trop grand pour que les sociétés musulmanes du passé puissent s'adapter sans heurts à la technocratie dominante, comme elles s'étaient adaptées jadis à l'organisation des grands empires vaincus byzantin ou sassanide. Les cadres qui les protégeaient et les ankylosaient à la fois craquent. En dépit de l'enseignement théorique des "réformistes", comment ces vieilles sociétés de type essentiellement sacré pourraient-elles, sous un tel choc, faire aussitôt le départ entre ce qui appartient à l'Islam comme tel, et le revêtement de traditions inutiles ou de superstitions ?

Plus profondément encore : dans quelle mesure la prise en charge d'une société technicisée est-elle compatible, je ne dis plus avec le contenu de la foi musulmane, mais avec le comportement religieux, l'attitude religieuse qui en fut jusqu'ici l'expression ? L'Islam, c'est la remise absolue et confiante de soi-même à l'inscrutable Volonté divine, dans l'attente eschatologique du Jour du Jugement. C'est, en vue de ce Jour, le témoignage sans bavure rendu à Dieu qui seul demeure. Il ne s'agit point ici de fatalisme ! Il s'agit d'un sens aigu de Dieu Un et Inaccessible, "tout proche" de l'homme cependant³ et entre les mains de qui l'on s'abandonne. Il s'agit de ce sens aigu que Dieu seul existe d'une plénière Existence, et que, devant sa Face, toute chose est en état de vacuité "Tout périt, si ce n'est sa Face"⁴

De fait, durant des siècles, cette attitude de foi se concrétisa, chez les humbles par une acceptation sans murmure, un support patient (sabr) parfois résigné, des petites joies et des lourdes peines du quotidien ; et chez les heureux de ce monde, par le même "support" sans doute mais par une tendance aussi à jouir sans crainte des biens terrestres donnés par Dieu, et dont on sait par ailleurs la

³ Ainsi, Coran, 6, 103 ; 34, 50, etc...

⁴ Coran, 28, 88

radicale inexistence. L'Islam disent les apologistes, a pourvu au bonheur du croyant, pour l'Au-delà, mais déjà sur terre.

Ce "savoir vivre" (adab) concourut peut-être au charme des sociétés musulmanes traditionnelles. Mais ne risque-t-il pas de disparaître d'un seul coup dans les luttes et la recherche d'efficacité qu'exige le monde moderne ? Et ne risque-t-il pas d'emporter avec lui la foi qui lui servait de substrat ? Une telle attitude de base, au surplus, prédispose-t-elle à savoir séparer le bon grain de l'ivraie, à distinguer ce que la révolution technique peut apporter de positif à la libération de l'homme, et la servitude où une technocratie poursuivant l'utile comme une fin, plongerait l'individu dépersonnalisé ?

* * *

Face à la civilisation technique, dont les complexes organismes ne cessent de progresser, l'Islam, les peuples musulmans, se trouvent sommés d'opérer un choix difficile. Mais ne sera-ce pas l'Islam même en ses valeurs profondes, et ce qui constitue une société comme musulmane, qui risque d'être atteint, au profit de la seule efficacité immédiate ? Autrement dit : est-il possible à une société musulmane, à un État musulman, de prendre en charge "sans perdre son âme", les conquêtes de la révolution technique ?

La réponse, me semble-t-il doit être affirmative, mais non sans quelques conditions pré-requises.

Il faudrait tout d'abord qu'une distinction fort classique (Ghazzâli, Ibn Taymiyya), et connue de tous les "réformistes", fut non seulement acceptée, mais délibérément mise en oeuvre. Dans les textes coraniques mêmes, considérés comme révélés, donc inchangeables, Ibn Taymiyya, dès le XIV^e siècle distinguait d'une part les croyances de foi ('aqîdât) et les prescriptions culturelles ('ibâdât), intangibles ; et d'autre part, des prescriptions touchant les mœurs (akhlâq) et surtout les relations sociales (mu'âmalât), qui, elles sont relatives aux temps et aux lieux, susceptibles donc d'élucidations et d'aménagements⁵. Il ne s'agit pas, comme en chrétienté, d'une distinction et hiérarchisation du spirituel et du temporel ; mais à l'intérieur de la fusion du spirituel et du temporel propre à l'Islam, d'une possible libération de cadres devenus traditionnels.

Cela ne saurait suffire cependant. Ou faut-il dire que si le contenu de la foi relève de croyances inchangeables, l'attitude de foi, elle, est comme une projection des akhlâq, susceptible donc de recevoir tel accent nouveau ?

La technique n'engage pas de soi l'agir humain ; elle engage le faire. Et c'est bien pourquoi elle est, de soi, indifférente au bien ou au mal, pouvant servir à l'un ou à l'autre. L'homme qui n'aurait d'autre but en sa vie que de coopérer au bon rendement et à l'efficacité d'une technocratie, tendrait à mettre en parenthèse la valeur proprement humaine de ses actes, pour n'avoir plus qu'une parfaite fonction de rouage. L'attitude religieuse du musulman ne se pourra maintenir au sein d'une civilisation technique qu'au prix, sans doute, d'une intériorisation et d'une personnalisation toujours plus intense de la foi. Dans le passé, la foi des peuples d'Islam fut souvent, dans les masses, aidée, mais enclose, par des structures traditionnelles sacrées, aisément sclérosées. Les "réformateurs" de tous les siècles se sont sans cesse élevés contre cette foi de pure acceptation (taqlîd), si fragile quand ne la protège plus un milieu social approprié. Certes, le témoignage de foi (shahada) sincèrement porté est, en Islam, cela seul qui sauve. Mais il semblerait requis de nos jours que ce témoignage pût s'enraciner en une vie intérieure non réservée à la seule élite religieuse. Ibn Taymiyya, pour le citer encore, enseignait que cette foi-témoignage, qui suffit au salut, demande cependant à s'enraciner dans les vertus de patience (sabr) d'humilité (dhill), d'abandon à Dieu (tawakkul).

Bien plus l'Islam comme remise totale et confiante en la Volonté divine, tout en gardant, certes, la force que lui donne le support patient des épreuves devrait s'allier aujourd'hui à l'active prise en charge opérée par chaque homme et de lui-même et du monde. Ou plutôt, il s'agirait de comprendre que cette active prise en charge, à laquelle aspire toute la jeunesse musulmane, loin de s'opposer à la

⁵ Ces élucidations atteindront-elles les prescriptions culturelles ('ibâdât) elles-mêmes ? Il nous souvient d'avoir entendu au Caire Ahmad Amîn, peu de temps avant sa mort (et qui présidait alors la direction culturelle de la Ligue des États Arabes), envisager un aménagement possible des règles du jeûne de Ramadân pour les ouvriers d'usine des grandes entreprises modernes.

remise à Dieu, la suppose au contraire, si l'on veut qu'y soient respectées les fins dernières de l'homme et sa vraie grandeur.

En somme, l'affrontement de l'Islam et la révolution technique (considérée comme un bien dans l'ordre des réalisations temporelles) sollicite le musulman non point à renier mais à approfondir son attitude de foi face au monde et à Dieu ; le sollicite aussi à revoir et resituer les rapports du spirituel et du temporel. Vers quelles valeurs de civilisation ? C'est à l'avenir historique des peuples d'Islam qu'il appartiendra de répondre.

Certes il est facile de tracer sur le papier les conditions a priori que semble requérir la prise en charge des techniques modernes. Ce ne saurait suffire. Faut-il dire ici que le monde de chrétienté n'est pas sans assumer, à l'égard des peuples d'Islam, une responsabilité, au moins de témoignage ? Car il fut le premier à pied d'œuvre. Si une lente déchristianisation s'opéra dans les masses du monde occidental à mesure qu'il se technicisait, on ne saurait parler cependant d'un sommeil ou d'un arrêt de la culture chrétienne. En ses élites, ses saints et ses penseurs, en maints élans de renouveau, la chrétienté se maintint qualitativement en éveil. Elle a pris conscience de l'erreur mortelle d'une technocratie où l'utile et l'efficacité dans le rendement seraient poursuivis comme une fin. Elle sait que la technique est bonne dans l'ordre de la nature, mais peut devenir source de mal sur le plan éthique, si l'homme s'en fait l'esclave. Mais elle sait que la technique peut servir aussi à la libération et à la paix des hommes, si elle est prise pour ce qu'elle est, une conquête de l'intelligence pratique que doivent (devraient) dominer et orienter les fins dernières de la destinée humaine. Ce jugement de valeur, et la mise en œuvre qu'il commande, il appartient à l'Islam de les opérer maintenant pour son propre compte, non seulement en théorie, mais dans la vie de chaque jour.

A d'autres époques de leur histoire, les sociétés musulmanes connurent des choix décisifs. Je songe aux grands âges abbassides, quand le monde de l'Islam subit, appela la pacifique invasion de la pensée grecque et des traditions iraniennes. Après un temps où la "libre pensée" parut triompher, surgit une forme de civilisation arabo et irano-musulmane qui reste l'un des grands âges culturels de l'humanité. Je songe aux invasions turco-mongoles, et à l'islamisation des envahisseurs. A ce moment là, si les valeurs de foi demeurèrent, on peut dire que la culture religieuse musulmane comme telle échoua à intégrer les oligarchies militaires, et ce fut le déclin et le sommeil du classicisme.

L'affrontement actuel est plus crucial encore. La double tentation d'efficacité à tout prix et de totale immanence guette les terres d'Islam. Il ne s'agit plus comme au temps 'abbasside de la séduction d'une pensée étrangère mais appartenant au passé. Il s'agit de la technique triomphante des grandes puissances de l'heure. Pour la prendre vraiment en charge sans s'y laisser englober, l'attitude religieuse des peuples musulmans doit en quelque sorte se dépasser soi-même. Si elle se replie sur des cadres figés, elle est par avance vaincue. Mais si elle s'ouvre et s'universalise, au service de la personne humaine témoin de Dieu, elle peut contribuer pour sa part à triompher des risques matérialisants de la civilisation technique, et à les transformer en valeur de libération spirituelle.

On en peut voir des signes avant-coureurs en maints écrits, "réformistes" ou autres ; et dans les efforts de divers États musulmans pour moderniser (sans le renier) le droit traditionnel et organiser le monde du travail. Il est moins sûr que ces écrits et ces efforts soient des idées-force pour une jeunesse impatiente de triompher, prête à toutes les laïcisations massives, voire marxisations. Mais il y a là, cependant, le témoignage d'une possibilité de droit et de fait, qui permet tout espoir. Le monde musulman n'est pas seul en cause. Nous sommes persuadés qu'une chrétienté nouvelle peut assumer et animer les découvertes et l'outillage techniques, et y épanouir ses valeurs de foi. D'autant plus libres seront les élites des terres d'Islam pour comprendre et maintenir qu'une cité terrestre, à la technique si poussée qu'on le veuille, doit témoigner de la présence de Dieu et de Son haut domaine sur les conquêtes de l'homme.

Louis Gardet.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--